

Sous le regard de machines pleines d'amour et de grâce

Ariane Lemieux

Number 117, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86444ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lemieux, A. (2017). Review of [Sous le regard de machines pleines d'amour et de grâce]. *Espace*, (117), 101–103.

Sous le regard de machines pleines d'amour et de grâce

Ariane Lemieux

PALAIS DE TOKYO

PARIS

3 FÉVRIER –

8 MAI 2017

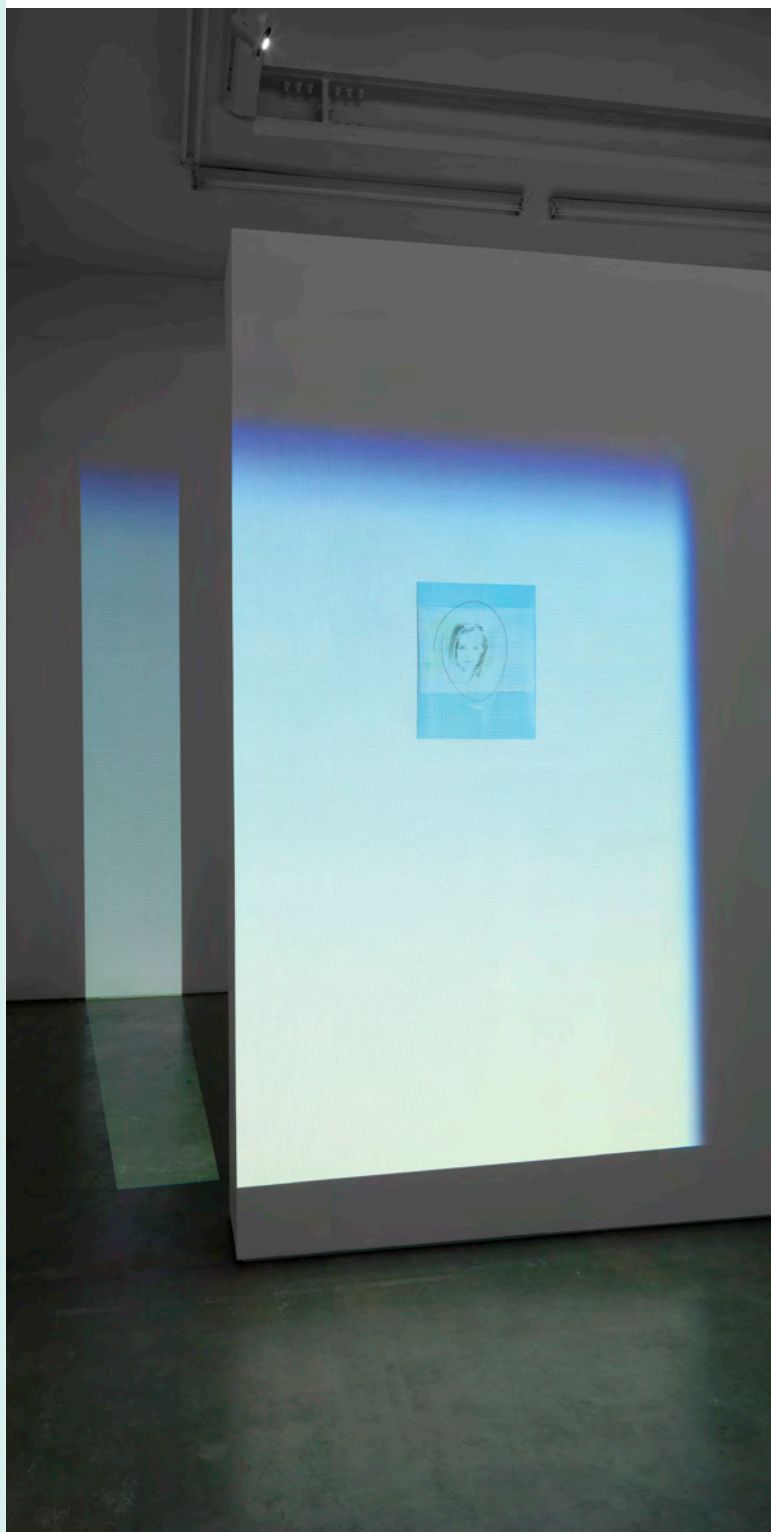
Sous le regard de machines pleines d'amour et de grâce est une exposition collective qui interroge les impacts de l'économie du marché et des nouvelles technologies sur la formation de nos émotions et leurs représentations. Le titre de l'exposition est emprunté au poème de Richard Brautigan, *All Watched Over by Machines of Loving Grace*, présenté en introduction sous la forme d'une affiche imprimée en 1967. L'écrivain et poète américain, proche des artistes de la *Beat Génération* et acteur phare de la contre-culture, y décrit un monde dans lequel les machines améliorent et protègent la vie des hommes et des femmes, un monde dans lequel les mammifères et les ordinateurs vivent ensemble dans une harmonie programmée. Le parcours qui suit, constitué de « zones affectives », selon le commissaire Yoann Gourmel, doit alors se comprendre comme une série de considérations sur notre société contemporaine commandée par une technologie capitalisée et capitalisable, et d'évocations d'existences loin de toute cette technologie envahissante qui détermine notre quotidien, nos humeurs, nos rythmes, nos relations personnelles et notre consommation.

Mika Tajima ouvre le parcours telle une mise au point sur notre réalité quotidienne dominée par l'influence de l'économie capitaliste et des technologies numériques. Deux écrans connectés en temps réel laissent défiler, pour l'un, des messages *twitter* à la syntaxe déstructurée, pour l'autre, les fluctuations du cours de l'or. Au centre, un ensemble d'ampoules suspendues dont la lumière varie en intensité et en couleur selon une « linguistique informatique » transmettant des « sentiments à venir » que complète une chaise de la série *Meridian* suspendue dans son enveloppe de résine de coton, rappelant une chrysalide. Quatre « portraits tissés » de la série *Negative Entropy* (2016) parachèvent l'ensemble. Réalisés à partir « d'enregistrements sonores de sites industriels en voie de disparition et de sites de stockage de données numériques tissés sur des métiers Jacquard¹ », ses « portraits acoustiques » abstraits réfèrent aux machines de la première industrialisation qui marquent les débuts de la modification profonde de notre société et son entrée dans une économie de marché.

Cette représentation d'une société contemporaine vivant au milieu d'un flux de données et dominée par les évolutions d'une économie de plus en plus virtualisée trouve un complément dans *Célébrations* (2013), d'Isabelle Cornaro, triptyque filmique qui, dans une pièce sombre, renvoie à notre quotidien envahi d'images rapides et muettes. Celles-ci sont extraites de films d'animation de Walt Disney et de prises de vue, parfois mouvantes, parfois fixes, d'objets à valeur symbolique et économique, d'abstractions colorées ou d'animaux et de plantes fossilisées.

L'entrée dans la troisième « zone », celle de Lee Kit, rassure. Dans ce monde à la « recherche de l'efficacité de la société capitaliste et accélérée² » reste une place pour la poésie humaine, pour les relations intimes et physiques avec soi et avec l'autre. Non sans rappeler la configuration d'un appartement, que soutient la présence d'une liseuse ou encore d'un pichet vide, une première vidéo, projetée directement sur les murs blancs, laisse défiler des mots rappelant le moment paisible de la toilette du matin. Une seconde met en scène, également dans un silence absolu, la relation charnelle d'une femme avec, ce que l'on suppose, être un homme. La disposition du vidéoprojecteur, à quelques centimètres du sol, intègre votre ombre à la scène, vous fait entrer dans l'intimité de la pièce où le temps semble suspendu, ralenti, vécu. Au seuil de la sortie, une troisième projection transpose les souvenirs de cette amoureuse au visage inconnu. Sur une boîte de rangement en plastique transparent, objet d'enfermement du secret, défilent les pensées d'une expérience universelle de l'intimité amoureuse avec l'autre : « How many secrets were in this box... something it felt that the box had become his skin and nothing else... »





La zone affective suivante porte vers un ailleurs, presque onirique. Sous une haute verrière se fait entendre une voix laconique accompagnée d'une sonorité répétitive. *The Current Situation* (2015) de Pedro Barateiro, une vidéo d'images successives de paysages modifiés par la présence de sites industriels nous confronte pourtant à une vision troublante de l'état de la relation entre nature et culture à l'heure du capitalisme tardif. La voix, semblant émaner d'un futur où l'homme et la nature seraient entièrement conditionnés, devient alors la narration d'un « chaos contrôlé » qu'accompagnent onze sculptures recouvertes d'une couche de ciment et dont la légère courbe évoque le logo d'Amazon, l'entreprise phare du commerce électronique.

La présence de la série *Stills* (2015) de Marie Lund semble vouloir témoigner d'un horizon possible derrière le voile de l'aveuglement. Intéressée par la transformation des matériaux, « à la recherche du moment où une œuvre naît dans les objets eux-mêmes après le passage du temps », la jeune artiste a tendu sur châssis les rideaux d'une école maternelle vieillis et décolorés par le soleil. S'apparentant à des peintures vaguement monochromes, l'idée d'un dedans/dehors domine. La notion d'utopie, présente en début de parcours, revient ainsi finement à l'esprit. Un espoir surgit derrière ces rideaux. Il ne s'agit que de les décrocher pour y découvrir un nouvel horizon.

L'installation de Michael E. Smith renvoie, pour sa part à l'image d'un « après-chaos » et au « désastre écologique et économique de notre temps³ ». Dans cet espace dominé par le bruit incessant d'un forage, issu d'une vidéo trouvée on ne sait où, est déposée sur le sol gris l'empreinte d'un monde disparu : deux « impressions vinyles de tomographies canines », une table digne d'un jardin abandonné, deux objets étrangement angoissants, sorte de poules extirpées d'un monde nucléarisé. Les échos d'un festin familial d'un après-midi dominical, en provenance d'une autre zone à l'extrémité de celle de Smith, attirent inévitablement l'attention, tel un moyen de sortie de ce monde asséché.

La projection d'*Objection* (1974) de Marjorie Keller (1950-1994) nous confronte alors à une multitude d'objets quotidiens et de souvenirs accumulés au fil d'une vie, mais aussi à une quête obsessionnelle d'objets de valeur capitalisable : argenterie, porcelaine, bijoux. Pour répondre aux exigences d'une compagnie d'assurances, la cinéaste et activiste avait entrepris l'inventaire de sa maison. À travers sa caméra, elle semble pourtant chercher à extraire les histoires et les souvenirs qui y sont attachés pendant que la bande sonore, composée des voix des membres de la famille, donne l'impression d'une existence disparue.

La suite du parcours impose subtilement une déambulation méditative tout le long des rideaux décolorés de Marie Lund adoucie de la série *Attitudes* (2013) constituée des moulages en béton de l'intérieur de jeans, telle une présence humaine figée, jusqu'à *Marie Mathématique*, une série animée en papier découpé de Jean-Claude Forest pour laquelle Serge Gainsbourg interprète, sous sa propre musique, les textes d'André Ruellan.

Marie Mathématique est une jeune fille de seize ans vivant en 2038 au milieu des machines aux expressions humaines, souriantes ou tristes. En six numéros, désormais consultables sur le site de l'INA, elle raconte une éducation sexuelle plutôt dégourdie et ses aventures

Marjorie Keller, *Objection*, 1974. Film 16 mm transféré sur DVD, couleur, son, 18 min 25 s. Avec l'aimable permission de The Film-Makers' Cooperative, New York.



avec son « amant mécanique » qu'elle laissera tomber pour un voyou, un jeune homme de chair et de sang à qui elle offrira une pomme, métaphore du commencement de l'aventure humaine, loin du Jardin d'Éden. Yoann Gourmel conclut donc son parcours de la même manière dont il l'introduit. Il place le visiteur devant une vision utopique issue du milieu des années soixante, celle d'un monde où les machines porteraient un regard bienveillant sur l'homme.

1. Yoann Gourmel, Dossier de presse *Saison en toute chose*, Palais de Tokyo, 2017, p. 8.
2. *Idem*, p. 7.
3. *Idem*, p. 8.

Ariane Lemieux est actuellement chargée d'enseignement à l'Université catholique de l'Ouest à Angers et à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Elle s'intéresse à l'évolution de l'offre culturelle dans l'enceinte du musée à travers le rapport triangulaire musée-public-artiste et, tout spécifiquement, à l'histoire du musée à travers celle de l'histoire des transformations des muséographies. En 2016, elle a participé à deux numéros thématiques de la revue *Culture & Musées*. Elle est membre d'AICA Canada.